

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 19 (1874)
Heft: (22): Revue des armes spéciales : supplément mensuel de la Revue Militaire Suisse

Artikel: Le siège de Belfort et la campagne de l'Est
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-333788>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE DES ARMES SPÉCIALES

Supplément mensuel de la REVUE MILITAIRE SUISSE, n° 22 (1874).

LE SIÈGE DE BELFORT ET LA CAMPAGNE DE L'EST.

Ce dernier acte de la guerre de 1870-71 en fut aussi l'un des plus émouvants. En outre il est intéressant et instructif pour nous, Suisses, à plus d'un titre. C'est ce qui nous engage à en donner un récit quelque peu détaillé, d'après l'exposé fait par le colonel Lecomte à la réunion générale d'Orbe, le 9 août écoulé, exposé détaché du quatrième et dernier volume de sa *Relation historique et critique de la guerre franco-allemande*, qui paraîtra sous peu.

On sait que le siège de Belfort succéda aux grands sièges de Strasbourg et de Metz, et qu'il fut mené, comme ceux-ci, en même temps que le siège de Paris, le foyer central de la guerre. Devant la capitale de France, les III^e et IV^e armées allemandes se trouvaient, depuis Sedan, aux prises avec les forces immenses, mais improvisées, de Trochu. La II^e armée allemande opérait autour d'Orléans contre la nouvelle armée de la Loire, d'abord sous le général d'Aurelle, puis sous les généraux Bourbaki et Chanzy. La I^e armée, sous Manteuffel, tenait la région d'Amiens — Rouen contre deux armées françaises. A côté de ces trois théâtres principaux de guerre, deux à trois corps d'armée allemands étaient éparpillés en détachements de communications ou d'étapes ou de sièges, et l'un des plus importants, par sa mission comme par ses effectifs, était commandé par le général Werder. Ce général, avec le XIV^e corps et quelques troupes combinées, devait assurer les derrières des grandes masses; pour cela tenir la région de l'Est et progresser vers Lyon par Dôle et Dijon. En premier lieu il fallait s'emparer de la position de Belfort. Une division combinée, sous le général Treskow, fut chargée de ce soin, à la fin d'octobre, et à cet effet elle fut détachée de Strasbourg, au siège duquel elle venait de participer.

La place de Belfort est située sur la Savoureuse, sous-affluent du Doubs par l'Allaine, près de la frontière suisse, entre les Vosges, soit le Ballon d'Alsace, et le Jura bernois. Elle ferme ce qu'on appelle la « trouée de Belfort » et le chemin de fer de Bâle à Paris à sa jonction avec celui de Besançon — Dijon — Lyon. En outre Belfort est un carrefour de grandes routes: sur Paris par Epinal, sur Lyon par Besançon, sur Montbéliard et le Haut-Doubs, sur Porrentruy par Delle (aujourd'hui voie ferrée), sur Bâle par Altkirch, sur Colmar par Cernay, sur le Ballon d'Alsace par Giro-magny. C'est donc un point important de cette zone française de l'est.

La population de Belfort n'est que d'environ 15 mille âmes, y compris celle des faubourgs de Brissach au nord-est, des Ancêtres au nord-ouest, de France à l'ouest, de Montbéliard au sud-ouest, du Fourneau au sud-est. La ville même s'étage sur des hauteurs traçant une forte ceinture du côté de l'est et qui, du côté de l'ouest, s'abaissent à pic en plusieurs endroits, vers la rive gauche de la Savoureuse. Sur cette ceinture orientale se trouvent, du sud au nord, les monts des Perches, Basses et Hautes, du Château, de la Justice, de la Miotte. De l'autre côté de la Savoureuse, le terrain, d'abord bas et généralement plus uni, présente les monticules de Bellevue et des Barres, puis de la Côte, d'Essert, du Coudrai, du Mont, formant autant de gradins du massif du Salbert, dont le plateau culminant est à environ 6 kilomètres de la place avec un commandement d'environ 280 mètres.

Les défenses de Belfort sont de trois catégories principales :

1° *L'enceinte* de la ville, pentagone sensiblement régulier, avec des côtés de 180 à 250 mètres de longueur. Cette fortification, œuvre de Vauban d'après ses derniers types, se compose de longues courtines en ligne droite le long des côtés du pentagone, et de bastionnets ou tours en maçonnerie à chaque angle, flanquant les fossés, puis de bastions terrassés en avant et autour de ces bastionnets. Il y a ainsi cinq bastions, avec deux portes d'enceinte : celle de Brissach, au nord-est, celle de France à l'ouest. Le front ouest, orienté à peu près du sud au nord, a le n° 1. Il est baigné par la Savoureuse et couvert, en avant de la porte de France, par une demi-lune. Le front nord de la ville, le deuxième, va sensiblement de l'est à l'ouest. Le troisième va du nord-ouest au sud-est ; il a la porte de Brissach, couverte aussi par une demi-lune et par des ouvrages plus avancés dont nous parlerons plus loin. Le troisième, ainsi que les quatrième et cinquième fronts, en terrain très accidenté, sont plus irréguliers que les deux premiers. Le cinquième entr'autres est formé par le pied d'un escarpement de roc à pic courant dans la direction du nord-est et dominant de 50 à 60 mètres la ville basse. Le faite de cet escarpement est occupé à son extrémité sud, directement au-dessus de la ville, par l'ouvrage le plus important de la place, qui forme notre seconde catégorie, à savoir :

2° La citadelle ou *le Château*, soit trois enceintes concentriques ayant chacune deux fronts bastionnés, plus, à l'intérieur de la troisième enceinte, un cavalier en terre très élevé. « Cela constitue cinq étages de feux regardant les Perches et l'est de la ville, car le cavalier comporte un étage de feux supérieur, à ciel ouvert, et un étage inférieur formé par une série de casemates à canons, qui ouvrent, du côté de la ville, dans la cour intérieure de ce cava-

lier (1). » Du côté de la ville cette cour est fermée par une caserne voûtée à l'épreuve de la bombe, qui couronne l'escarpement et fait masque contre l'ouest et le nord.

Les trois enceintes sont largement dominées par les sommités des deux Perches, distantes de mille à douze cents mètres ; le cavalier domine de 10 mètres les Basses-Perches mais est dominé d'autant par les Hautes.

3° *Ouvrages extérieurs et avancés.* Ils comprennent d'abord :

a) Des ouvrages anciens et reliés immédiatement à la place, à savoir ceux dits du pied du Château, sur les fronts sud et sud-est ; les forts de la Justice et de la Miotte, avancés sur les escarpements des fronts nord-est ; l'ouvrage à cornes de l'Espérance, appliqué sur le front nord vers l'ouest, et la lunette 18 avec le bastion 20 en avant du front nord-est. Ces trois ouvrages soutiennent les forts avancés de la Miotte et de la Justice, et s'y relie par des murs et batteries en terre formant ce qu'on appelle improprement le « camp retranché » ou les ouvrages du Vallon.

b) Des ouvrages nouveaux et en partie plus avancés, à savoir, du sud au nord par l'est :

Les forts des *Basses-Perches* et des *Hautes-Perches*, entrepris pendant la guerre pour couvrir les fronts sud et est. Quelques batteries au hameau de *la Forge*, front nord. Les lignes et le *front des Faubourgs* embrassant tout le Quartier-Neuf sur la rive droite de la Savoureuse jusqu'au chemin de fer. Immédiatement en avant de ce front le *fort des Barres*, commencé en 1867 et à peu près terminé au début de la guerre. Enfin, au sud du fort des Barres, le fort de *Bellevue*, entrepris en août 1870 et se reliant par des fossés, palissades et batteries, d'une part au fort des Barres, d'autre part à la gare et aux lignes des Faubourgs du côté du sud.

Les nouveaux ouvrages furent élevés en majeure partie par les soins du colonel Denfert, d'abord commandant du génie de la place, sous les ordres du 7^e corps, général Douay, puis de l'armée des Vosges, général Cambriels, et devenu commandant supérieur le 19 octobre avec le grade de colonel. Sous la direction éner-

(1) *La défense de Belfort*, écrite sous le contrôle de M. le colonel Denfert-Rochereau, par MM. Edouard Thiers, capitaine du génie et S. de la Laurencie, capitaine d'artillerie, avec cartes et plans. Paris 1871. 1 vol. in-8. Voir page 13. C'est de ce volume, la source française la meilleure sur Belfort, que nous avons tiré la plupart des renseignements sus indiqués. Voir aussi : *Le siège de Belfort*, par Léon Belin, avocat, lieutenant de la garde mobile, attaché à l'état-major de la place. Paris 1871. 1 vol. in-12° avec carte. — *Belfort et les bataillons mobiles de la Haute-Saône. Examen critique des opérations du siège*, par J.-A. Hild. Paris 1871. 1 vol. in-8° avec carte. — *Impressions et souvenirs du siège de Belfort*, par un volontaire de l'artillerie du Haut Rhin. Paris 1871. 1 vol. in-12° avec carte. — *Journal du siège de Belfort*, par M. Favret. — *Le siège de Belfort*. J. G. Porrentruy 1871. 1 br. in-24°. Voir aussi les *Jahrbücher* de Berlin, n° 13 de 1872, article « Zur Belagerung von Belfort. »

gique et active de cet officier, s'inspirant du noble exemple de Lecourbe, le temps qui s'écoula entre les premiers désastres et l'investissement fut fort utilement employé, surtout quand il put agir de son chef. Les travaux et préparatifs de défense furent vivement poussés, en même temps que des postes extérieurs furent détachés au loin.

Le 2 novembre la division Treskow, qui avait été laissée à Strasbourg ⁽¹⁾, apparut devant Belfort, du côté nord, et engagea quelques escarmouches vers Roppe, Grosmagny et Eloie. Le 4 novembre l'investissement était à peu près accompli ; le siège commençait par l'envoi d'une sommation, qui fut repoussée.

A ce moment la garnison, l'armement et les ressources de la place étaient, d'après l'ouvrage de MM. Thiers et de la Laurencie, les suivants :

La garnison comptait en armée permanente, en garde mobile et garde mobilisée ou sédentaire environ 16,200 hommes se répartissant comme suit :

Armée permanente.

Un bataillon du 84^e de ligne.

Un bataillon du 45^e de ligne.

Le dépôt du 45^e, d'un faible effectif.

Une demi-batterie à pied, du 7^e d'artillerie.

Quatre demi-batteries à pied, du 12^e d'artillerie.

Une demi-compagnie du 2^e du génie.

Garde nationale mobile.

Une compagnie du génie du Haut-Rhin.

Trois batteries mobiles du Haut-Rhin.

Deux batteries mobiles de la Haute-Garonne.

Trois compagnies du Haut-Rhin.

Le 57^e régiment (de la Haute-Saône), 3 bataillons.

Le 4^e bataillon de la Haute-Saône (isolé).

Le 16^e régiment (du Rhône), 2 bataillons.

Le 65^e régiment (du Rhône), 2 bataillons.

Cinq compagnies de Saône-et-Loire.

Deux compagnies des Vosges.

Garde nationale mobilisée, sédentaire, etc.

Trois compagnies de mobilisés du Haut-Rhin.

Environ 390 hommes de garde nationale sédentaire de Belfort.

Environ 100 douaniers.

(1) La division Treskow, 1^{re} division de réserve, venait de prendre part au siège de Strasbourg. Elle comprenait les régiments combinés de landwehr n^s 21-54, 14-61, 26-66, avec le régiment de ligne 67, 1^{er} régiment de houlans de réserve, 2 batteries, 1 compagnie de pionniers. Elle avait été renforcée, en compensation de quelques détachements, de trois à quatre bataillons et d'une batterie de la 4^e division de réserve Schmeling. Elle comptait une quinzaine de mille hommes avec 18 canons.

Quelques gendarmes à cheval et cavaliers isolés, restés à Bel-fort.

Le tout, formant un effectif total d'environ 16,200 hommes, officiers compris, composés en grande majorité de garde nationale mobile.

L'infanterie, le génie et les cinq compagnies de Saône-et-Loire étaient armés du fusil Chassepot.

Le reste de la mobile de fusils à tabatière ou de fusils Snyder, La garde sédentaire d'anciens fusils.

L'approvisionnement de cartouches était assez considérable :

1,100,000	cartouches	Chassepot,
4,400,000	»	tabatière,
750,000	»	Snyder,
2,000,000	»	anciens fusils ;

soit environ 400 cartouches par homme armé d'un fusil à tir rapide, et une énorme abondance pour les autres fusils.

L'armement de la place comprenait, en nombre rond, 300 bouches à feu, dont plus de la moitié était constituée par des mortiers ou des canons lisses de divers calibres propres seulement à la défense rapprochée et au tir de la mitraille dans les fossés, en cas d'attaque de vive force.

Les pièces du plus fort calibre étaient des pièces rayées de 24 long. Ces pièces et celles de 12 rayées étaient approvisionnées à environ 500 coups par pièce, soit en nombres ronds :

24,000	obus oblongs de 24,
40,000	» » 12.

Les pièces de 4 rayées étaient, vu leur petit nombre, plus largement fournies.

« Nous avons, dit l'ouvrage de MM. Thiers et de la Laurencie, 13,000 obus oblongs de 4, et seulement 20 pièces environ de ce calibre. Tous ces projectiles étaient des obus ordinaires. Il n'existait que quelques centaines d'obus à balles pour 4 et 12 rayés. Les obus sphériques de 16 et de 15 étaient au nombre de plus de 20,000, c'est-à-dire en quantité plus que suffisante. Ceux de 12 étaient moins abondants, vu le nombre de pièces lisses de ce calibre.

Les mortiers étaient largement approvisionnés en bombes. Enfin, il existait une quantité très considérable de boulets sphériques pleins, projectiles malheureusement fort peu efficaces. Ces projectiles, bombes et boulets, provenaient en grande partie des approvisionnements accumulés dans la place, sous Louis XIV, par Vauban. Aussi beaucoup de bombes se brisèrent prématurément au sortir du mortier, car cette vieille fonte ne pouvait résister aux charges que nous employâmes.

L'approvisionnement de poudre était d'environ 400,000 kilo-

grammes, quantité suffisante pour tirer à peu près tous les projectiles.

On manquait complètement d'artifices éclairants ou incendiaires.

Les vivres abondaient. On avait pour plus de 180 jours de farine, biscuit, riz et légumes secs : des viandes salées et un troupeau d'environ 1000 bêtes à cornes, pouvant durer plus de 150 jours, en alternant convenablement la consommation de la viande fraîche avec celle des viandes salées ; une grande quantité de café ; du vin et de l'eau-de-vie pour 150 jours. De plus, la population avait été avertie depuis longtemps d'avoir à se munir de 91 jours de vivres et c'est ce qu'elle avait fait.

On avait de 100 à 150 jours de fourrages pour les bêtes, mais comprenant peu de foin.

Enfin nous devons, comme on le verra par la suite, conserver jusqu'au bout la possession d'une partie au moins des villages d'alentour, ce qui permet d'en tirer des ressources, en légumes, pommes de terre, viande fraîche et fourrages.

Les forts étaient en bon état, leur armement était satisfaisant, surtout celui du Château, qui, malgré les perfectionnements qu'il reçut encore par la suite, pouvait déjà passer pour un modèle.

Ils étaient reliés entre eux et à la ville par des lignes télégraphiques.

Les blindages des casernes, encore incomplets, avaient cependant déjà reçu une première couche de terre, de manière à ne pas laisser à nu des bois qui eussent indiqué leur faiblesse à l'ennemi.

La caserne du château n'était pas préservée, mais reçut plus tard comme blindage des sacs de farine, remplissant les salles adossées à la façade qui regarde la ville et est directement exposée aux coups. On pensait, par cette disposition, garantir cette solide façade de la destruction, et conserver par là même les farines du blindage.

Cette prévision se réalisa très bien par la suite.

L'accomplissement de l'investissement ne fit que pousser tous ces travaux, en cours d'exécution, avec une recrudescence d'activité.

La redoute des Hautes-Perches était à peu près achevée et armée de 7 pièces de 12 rayées. Les Basses-Perches avaient un pareil armement, mais il restait à faire aux abris. Chacun de ces ouvrages constitue une redoute, enveloppant un espace d'environ 150 mètres de long et 80 mètres de profondeur. Ils sont environnés d'un fossé de 6 mètres de largeur et 2^m 50 à 3 mètres de profondeur, creusé dans le roc et flanqué, aussi bien que possible, par des saillies du parapet en forme de redan ou de petits bastions.

Les débris de roc sortis du fossé avaient servi à former le parapet, recouvert d'une couche de terre pour éviter les éclats de pierre sous le choc des projectiles.

Les abris de ces ouvrages, situés dans le fossé de la gorge, y donnent des feux par des créneaux.

L'ouvrage des Basses-Perches, ne s'avancant pas assez sur la pente des Perches vers le Bosmont, ne voyait pas ses abords bien au loin. Le général Doutré l'avait ainsi fait tracer dans l'idée de mieux maintenir son intérieur sous les feux du Château, et d'utiliser les restes d'une redoute construite en 1815, par Lecourbe, sur cette position.

L'ouvrage de Bellevue, tout à fait analogue aux deux précédents, quoique ses fossés ne soient pas en roc, était bien peu avancé. Les fossés incomplets ne traversaient pas encore la route de Lyon, et étaient à peine commencés à la gorge. Ils ne purent même jamais y être faits, et elle resta ouverte durant tout le siège. Les traverses étaient encore très basses. Il n'y existait pas un seul abri ; les hommes logeaient dans des maisons situées à son intérieur. Enfin il n'était pas encore en état de recevoir d'armement.

Cet ouvrage découvre bien le terrain en aval de la Savoureuse et sur les plateaux jusqu'à Essert. Mais il ne voit pas du tout le ravin de Bavilliers qui s'en approche très près. Les faces tournées de ce côté ont peu de développement. C'est le point faible de la redoute.

Enfin les ravins Sibre et Juster étaient couverts d'arbres touffus qu'il fallait abattre pour dégager les vues de l'ouvrage et celles du Château sur les abords de la position.

Aucun des villages ou des positions extérieures à occuper n'était retranché.

Cette situation de la place nécessitait, pour l'application du mode de défense adopté, un travail des plus actifs et des mesures énergiques, de nature à tenir longtemps l'ennemi éloigné. »

Les divers commandements de la place avaient été répartis comme suit :

Le Château était commandé par le lieutenant-colonel Rochas du 16^e mobiles, Rhône, avec les capitaines de la Laurencie pour l'artillerie de la partie haute, Laborie et Vallet pour celle des enceintes basses.

La ville, sous les ordres du commandant Rohr, de l'artillerie du Haut-Rhin.

Le camp retranché, sous le lieutenant-colonel Fournier du 57^e de ligne.

La Miotte et la Justice, sous les ordres du commandant Chapelot du 84^e, avec les capitaines d'artillerie Sailly à la Miotte, Jourdanet à la Justice.

Les Hautes et Basses-Perches, sous le commandant Gély du 45^e, avec les capitaines Liverny aux Hautes et Duplessis aux Basses, tous deux du 45^e.

Les Barres, sous le commandant Chabaud, de la Haute-Saône. Bellevue, sous le commandant Lang du 57^e.

La gare, sous le lieutenant-colonel Desgarets du 65^e.

Le front des faubourgs, sous le lieutenant-colonel Marty.

La Forge, commandant Duringe du 16^e. Pérouse, commandant Artaud du 57^e. Danjoutin, capitaine Vayssières, du Rhône.

La première quinzaine de novembre se passa sans incidents notables. Les Allemands s'établirent dans de premières positions d'investissement, à grande distance de la ville, sur toutes les principales routes, et les Français garnirent leurs postes avancés. C'est-à-dire que les assiégeants occupèrent les villages de Roppe, Bessoncourt, Chèvremont, Vezelois à l'est ; ceux de Meroux, Sevonnans avec château Saglio, Bermont, Dorans, Banvillard, au sud ; ceux de Mandrevillars, Buc, Chalonnvillars, Evette à l'ouest ; ceux de Sermagny et Eloie au nord. Cela faisait une circonférence d'investissement d'environ 45 kilomètres, jetant çà et là des avant-postes à deux ou à trois kilomètres plus en avant. Le quartier-général s'établit aux Errues, en arrière de Roppe ; plus tard au château Saglio, puis à Bourogne.

En face de ce cordon, que la place eût facilement châtié, moyennant quelques milliers d'hommes de plus en troupes d'opérations, les Français tenaient des positions avancées correspondantes. — Ainsi ils avaient occupé par de solides détachements le village de *Pérouse* sur le front de l'est (cinq compagnies mobiles du Rhône et de Saône-et-Loire) avec tirailleurs vers Denney, Bessoncourt, Chèvremont ; sur le front du sud *Danjoutin* (deux compagnies mobiles Saône-et-Loire et deux compagnies francs-tireurs d'Altkirch) avec grand'garde à la ferme de Froideval et tirailleurs vers Andelnans et Botans ; sur le front de l'ouest *Bavillers* (une compagnie de mobiles Haute-Saône) et *le Mont* (3^e bataillon mobiles et deux compagnies des Vosges), s'appuyant aux forts de Bellevue et des Barres et poussant des éclaireurs vers La Côte, Essert, Cravanche ; sur le front du nord le hameau de *La Forge* (quatre compagnies du 16^e mobiles, Rhône), avec éclaireurs vers le Valdoie et la forêt d'Arsot, et le *bois de la Miotte* (1 1/2 compagnie du 84^e de ligne) avec éclaireurs vers Vétrigne et Roppe.

Cet ensemble de postes formait une ceinture d'environ 20 kilomètres autour de la place, dont tous les principaux abords étaient soigneusement surveillés. Elle fut renforcée de quelques retranchements et abattis et de la mise en état de défense des villages de Pérouse, Danjoutin et Laforge.

Dès le 6 novembre de petits combats eurent lieu journellement

sur la zone intermédiaire, car de part et d'autre le service des reconnaissances se faisait avec beaucoup d'activité. Le 10 novembre une affaire plus sérieuse s'engagea. Une sortie se fit à l'ouest, sur Essert et Châlonvillars, par un bataillon (65^e mobile, Rhône) et deux pièces aux ordres du lieutenant-colonel Desgarets, secondés à droite par les troupes du Mont. L'engagement s'ouvrit à Essert, où se trouvait, depuis la veille seulement, un poste prussien d'une centaine d'hommes de la brigade Wahlert, qui se replia sur ses soutiens de Châlonvillars. L'action se continua quelques instants devant ce dernier village, sans autre importance que celle d'une reconnaissance.

Le lendemain, 11 novembre, une *sortie* analogue se fit au sud, vers Sevenans.

Le 15 une autre plus importante fut dirigée à l'est contre Bessoncourt dès Pérouse. Le récit qu'en font MM. Thiers et Laurencie renferme des particularités fort instructives; aussi nous leur laisserons la parole, en ajoutant seulement quelques notes ou parenthèses complémentaires :

« Les troupes à engager, disent les deux officiers français, se composaient du bataillon du 84^e de ligne, du 2^e bataillon du 57^e (Haute-Saône), de sept compagnies du 3^e bataillon du 16^e (Rhône), de deux compagnies de l'autre bataillon du Rhône (16^e), cantonnées au hameau de la Forge, de quarante hommes, tant du génie actif que du génie mobile, sous les ordres du lieutenant du génie Journet, de deux pièces de quatre rayées et une de douze rayée, commandées par M. Verchère.

Toutes ces troupes, moins les deux compagnies de la Forge, étaient placées sous le commandement de M. Chapelot, chef de bataillon du 84^e, et devaient partir ensemble pour Pérouse, le 15, à 4 1/2 heures du matin, pour commencer l'attaque à la pointe du jour.

Arrivées à Pérouse, elles devaient faire éclairer, par la compagnie de Saône-et-Loire de Pérouse, la lisière des bois qui avoisinent le village, et se diviser en trois colonnes.

La colonne principale comprenant en tête le bataillon de la Haute-Saône avec une compagnie du 16^e, et, en réserve, le bataillon du 84^e avec l'artillerie et le génie, était destinée à se porter sur Bessoncourt.

La colonne de gauche, composée de quatre compagnies du 16^e, devait se diriger sur Denney, en même temps que les deux compagnies du 16^e, partant de la Forge, marcheraient sur Vétrigne. Ces deux mouvements simultanés avaient pour but de faire une démonstration menaçante sur Roppe, afin d'empêcher l'ennemi d'en distraire des troupes pour secourir Bessoncourt, et le pousser

au contraire à y porter ses ressources en se dégarnissant contre la véritable attaque.

Dès que la colonne de gauche aurait occupé Denney ou commencé son attaque, au cas où elle y rencontrerait de la résistance, la colonne principale devait aborder rapidement Bessoncourt, chercher à l'envelopper, à détruire les approvisionnements et les travaux de l'ennemi, pour se retirer ensuite avec ordre ou marcher vers Chèvremont, selon le degré de la résistance éprouvée.

Dès que cette colonne aborderait Bessoncourt, la colonne de gauche devait se retirer sur Pérouse ou la porte du Vallon, à moins que n'ayant rencontré personne à Denney, elle n'ait toute facilité de se porter sur Bessoncourt et d'y rejoindre la colonne du centre.

Enfin, la colonne de droite, composée de deux compagnies du 16^e, devait, en même temps que celle de gauche sur Denney, faire une démonstration sur Chèvremont ; mais sans se découvrir autrement que par quelques tirailleurs, tant que la colonne du centre n'aurait pas abordé Bessoncourt. Cela avait pour but d'immobiliser la garnison de Chèvremont tenue en respect, tout en montrant assez peu de forces à l'ennemi pour qu'il crût, de ce côté, à une simple fausse attaque dans le but de l'éloigner de Roppe, et ne dirigeât pas immédiatement de renforts sur Chèvremont.

Cette colonne de droite devait ensuite attaquer de front Chèvremont, si elle voyait la colonne centrale s'y diriger. La retraite dans ce cas devait, après l'attaque terminée, s'effectuer sur Pérouse et Belfort.

Les compagnies dirigées de la Forge sur Vétrigne devaient se replier dès qu'elles trouveraient une résistance sérieuse, et, en cas de danger pour regagner Offemont et la Forge, se jeter dans le bois de la Miotte.

Ce plan, qui avait évidemment de grandes chances de réussite, fut remis au commandant Chapelot, qui eut ensuite avec le commandant supérieur une conférence verbale sur les détails d'exécution qu'ils arrêtèrent ensemble. Le colonel Denfert laissa à M. Chapelot le soin d'expliquer, lui-même et entièrement, à chacun le rôle qu'il aurait à jouer dans l'affaire.

Au reste, pour se guider, les officiers possédaient et pouvaient consulter avant le départ une carte au 1/20000^e, des environs de Belfort, très complète, que le génie avait fait lithographier dans ses ateliers, et distribuer à tous les officiers supérieurs ou officiers du génie et de l'artillerie de la garnison.

Enfin, dans la journée du 14, le commandant supérieur prit toutes les mesures de sûreté nécessaire, pour le cas où la sortie, trouvant l'ennemi en grand nombre, serait vivement poursuivie, et donna aux forts des indications pour l'appuyer de leur feu.

Le 15, avant le jour, les troupes étaient à Pérouse et les dispositions nécessaires prises. Les colonnes de droite et de gauche se mirent en route, la colonne du centre se forma à l'abri de l'obscurité sur la route de Pérouse à Bessoncourt, en avant du bois sur Merveaux.

Le bataillon de la Haute-Saône, divisé en deux colonnes était à droite et à gauche de la route. Ces troupes étaient couchées pour se dissimuler plus longtemps à l'aube. En arrière, l'artillerie était en batterie à gauche de la route, menaçant Bessoncourt, et soutenue par quatre compagnies du 84^e et le détachement du génie.

Les deux dernières compagnies du 84^e étaient plus en arrière encore, comme extrême réserve.

Le jour commença à poindre avant que la colonne de gauche eût donné avis de son arrivée à Denney ou eût ouvert son feu. Comme cependant elle avait eu le temps d'arriver au village, et que le jour, en éclairant nos troupes, eût découvert à l'ennemi notre plan, le commandant Chapelot donna au bataillon de la Haute-Saône l'ordre de s'élancer sur Bessoncourt, en dirigeant l'une de ses colonnes à droite, l'autre à gauche du village, pour l'envelopper, tandis que l'artillerie le canonnerait de front et que les réserves s'y porteraient au besoin.

Le mouvement s'accrut de suite. Malheureusement une vedette ennemie fit feu sur la colonne, et les mobiles, peu aguerris et peu disciplinés, répondirent, sans en avoir l'ordre, par une décharge aussi intempestive que possible.

Ils étaient encore à environ 1000 mètres des retranchements de l'ennemi, qui prit l'alarme, eut le temps de garnir ses tranchées, et ouvrit le feu sur la colonne d'attaque.

Nos mobiles commençaient à flotter et des fuyards partaient déjà, quand le commandant Chapelot envoya en avant, pour les raffermir, deux compagnies et demie du 84^e, dont les officiers ramenèrent, à coups de plat de sabre, les fuyards au combat.

Durant ce temps la batterie de campagne ouvrit un feu violent sur les tranchées ennemies.

Le mouvement en avant recommença, mais il avait dégénéré en une attaque de front et non plus enveloppante, et il fallut s'arrêter sous le feu des retranchements et prendre position pour tâcher de l'éteindre, au moins en partie. Puissamment appuyée par nos pièces de campagne, cette opération réussissait bien et l'ennemi commençait à se débander et à fuir. Le village eût été certainement enlevé si la colonne de gauche, dirigée sur Denney, eût bien rempli sa mission.

Mais elle avait perdu du temps, tirailé de trop loin sur Denney, puis s'était rabattue vers Bessoncourt où la fusillade éclatait avec

une intensité excessive, et avait en fin de compte fait retraite quand l'ennemi, éclairé par ces tâtonnements, eut mis en mouvement, de Roppe vers Bessoncourt, des renforts qui se montrèrent sur la gauche de cette colonne et l'intimidèrent.

L'ennemi avait mis en batterie, contre nous, deux pièces qui furent rapidement démontées, tant par nos pièces de campagne que par les obus des forts de la Justice et des Hautes-Perches tirant à quatre mille mètres ⁽¹⁾.

Il ramena une troisième pièce sur notre gauche, mais elle fut plus malheureuse encore ; un de nos obus la renversa avant qu'elle eût pu tirer, et jeta à terre cinq de ses servants ⁽²⁾.

Cependant, malgré cette supériorité de nos canons, la ligne de feu des Prussiens prenait de plus en plus d'étendue, leurs forces croissaient, et l'on ne pouvait plus espérer forcer le village.

Enfin, M. Lanoir, chef du bataillon de la Haute-Saône, qui depuis le début s'épuisait en efforts pour entraîner sa troupe et payait en brave de sa personne, fut tué d'une balle au front, et dès lors les mobiles commencèrent à perdre courage.

Le commandant Chapelot se décida à une retraite opportune, qui s'effectua bien, soutenue par le 84^e formé en tirailleurs par échelons, et manœuvrant avec ordre et bravoure.

Trop heureux de s'en tirer de la sorte, l'ennemi ne songea point à nous poursuivre.

Les compagnies parties de la Forge avaient de leur côté attaqué Roppe, défendu par de l'infanterie et du canon, et fait retraite sans être inquiétées, en entendant le combat cesser à Bessoncourt.

Nous avons eu dans cette affaire trois officiers tués, trois blessés et cent trente hommes tués, blessés ou disparus.

Les officiers du bataillon de la Haute-Saône désirant rendre les derniers devoirs à leur brave commandant Lanoir, resté mort sur le terrain, malgré le dévouement d'un sergent qui tenta en vain de l'enlever, le général de Treskow fut saisi de leur demande, à laquelle il satisfit avec bonne grâce, et le corps ainsi que ceux des capitaines Nerbonne et Perret, également tués dans le combat, furent remis à la garnison, mais avec un appareil de nature à impressionner, d'une manière fâcheuse, nos troupes.

La nouvelle de ce combat s'étant répandue au dehors, les paysans des parties de la Haute-Saône voisines de Belfort, qui avaient leurs enfants dans la place, affluèrent en nombre pour chercher de leurs nouvelles. Les Prussiens, sachant bien quelle démoralisation résulterait pour les troupes de ces épanchements de famille qui, à Belfort, avaient déjà tant nui, avant le siège, aux mobiles du Haut-Rhin et de la Haute-Saône, trop rapprochés de

(1) Les *Jahrbücher*, article précité, nient formellement le fait. Voir page 8.

(2) Même observation qu'à la note 1.

leurs foyers, s'empressèrent de donner à toutes ces personnes un libre passage au travers de leurs lignes, et il fallut, pour s'en débarrasser, déployer la plus grande sévérité contre tout individu circulant entre nos lignes et les lignes ennemies (1). »

Les jours qui suivirent la sortie de Bessoncourt ouvrirent une période plus agressive de la part des assiégeants. Du 18 au 21 novembre, ils reçurent le renfort des troupes techniques qui venaient d'être rendues libres par les capitulations de Schlestadt et de Neuf-Brissach. Avec elles arrivèrent aussi un parc de siège, puis le général du génie Mertens, qui s'était distingué au siège de Strasbourg, et, comme chef de l'artillerie, le lieutenant-colonel Scheliha. Bientôt on décida d'agir sur le moral cru affaibli de la garnison, au moyen d'un bombardement, qui se commencerait par l'ouest, dès les hauteurs d'Essert, à environ 3500 pas de la ville. La ligne des batteries s'appuierait à droite au village de Bavillers, à gauche à celui de Cravanche. Il fallait donc s'emparer tout d'abord de ces deux villages et de la position du Mont, toujours aux mains du 3^e bataillon de marche et des francs-tireurs d'Altkirch.

Les opérations à cet effet commencèrent le 22 par l'occupation du village du Valdoie sur le front du Nord. De là Cravanche fut exploré ; le Mont et Essert occupés, les 23 et 24, après un chaud combat, où la garnison française du Mont perdit tout son campement et beaucoup de provisions.

Le 24 après midi, un autre engagement eut lieu autour des villages de Sévenans et de Botans, attaqués par une nouvelle sortie française, que secondait le canon des Perches.

Le 28 les Allemands s'emparèrent de vive force du village de Bavillers. Dès ce moment leurs travaux se poursuivirent plus activement et plus aisément.

Dans la nuit du 2 au 3 décembre ils purent construire et armer sept batteries, n^{os} 1 à 7, sur la hauteur en avant d'Essert, reliées par 1500 pas de tranchées. Elles ouvrirent le feu dans la matinée du 3 contre les forts des Barres, de Bellevue, du Château et contre la ville. Vingt-huit pièces étaient ainsi en action, à savoir : 10 canons rayés de 12, 6 courts de 24, 4 longs de 24, 4 mortiers français de 32 c., 4 obusiers français allongés de 24 liv. Quoiqu'il leur fût répondu vivement, elles soutinrent leur feu avec ténacité, au taux de 50 à 60 coups par pièce par jour, pendant trois semaines, ce qui fit, pour les premiers jours, environ 1700 projectiles par jour, et non 4 à 5 mille, comme le disent MM. Thiers et Laurencie (2).

(1) Ouvrage cité, page 113-120.

(2) Voir à ce sujet les *Jahrbücher*, page 11. Evidemment les assiégeants peuvent savoir plus exactement que les assiégés le nombre des projectiles lancés.

Au fond ce bombardement n'eut pas de résultats pratiques décisifs. Toutefois il produisit des dégâts considérables et une certaine démoralisation qui aurait pu devenir grave sans l'énergie et la prévoyance du commandant en chef. La population se réfugia dans les caves, les militaires dans les casemates et abris divers. Des guetteurs, installés dans tous les ouvrages, observaient le tir ennemi et prévenaient, à son de trompe, du départ du projectile, afin qu'on pût s'en garer, et on le put ordinairement.

Au château il y eut une vive panique. Les canonniers étaient au bois à faire du fascinage. La garnison d'infanterie mit tout sens dessus dessous, dans la caserne incomplètement blindée en sacs de farine, pour en effectuer le déménagement ; à grand'peine elle put fournir quelques hommes aux pièces.

Beaucoup de maisons de la ville furent endommagées ou incendiées. Celles de l'intérieur du fort Bellevue s'allumèrent et là encore l'incendie joint à la canonnade, amena des scènes douloureuses. Le 2^e bataillon du 57^e mobiles, Haute-Saône, y montra tant de faiblesse qu'il fallut le dissoudre et le verser dans d'autres corps ; les trois quarts des officiers furent cassés par le colonel Denfert et remis simples mobiles (1).

Le 14 décembre, pendant que la canonnade poursuivait son cours régulier, une tentative sérieuse fut faite par les assiégeants pour progresser sur le front du sud-est, contre Danjoutin et les Basses-Perches. Les postes avancés français de la forêt de Bosmont et d'Andelnans furent délogés et ce dernier village occupé par le 14^e landwehr, après de vifs combats.

En même temps devant Bellevue les tirailleurs allemands, qui s'étaient blottis en tranchées dès le 11 décembre, continuaient à s'avancer et à faciliter l'établissement d'autres tranchées. Les assiégeants purent bientôt faire entrer en action douze autres batteries de siège, à savoir :

N^o 8, deux canons rayés de 6 et deux de 12 à Andelnans contre Danjoutin, dès le 18 décembre.

N^o 9, 4 mortiers de 25 liv. à l'est de Bavillers, contre Danjoutin, la gare et les Basses-Perches, dès le 26 décembre

N^{os} 10, 11 et 12, douze canons de 12, vers Bavillers contre Bellevue, les Faubourgs et les Basses-Perches, dès le 28 décembre.

N^{os} 13 et 14, huit canons de 24 liv., à la forêt de Bosmont contre les Hautes-Perches, à 2000 pas, et contre la Justice, dès le 23 décembre.

N^{os} 15, 16, 17 et 18, douze canons de 12 et quatre mortiers de 50 liv., à gauche des précédentes, dans la forêt de Bosmont, contre les Perches et les Faubourgs, dès le 7 janvier.

(1) Il est juste de dire que la brochure précitée de M. Hild conteste, non sans apparence de fondement, la justesse des reproches faits aux mobiles de la Haute-Saône.

N° 19. deux mortiers rayés de 21 cent., arrivés de Strasbourg et deux mortiers lisses de 25 liv., en avant de Bavillers, contre la ville et le Château, dès le 2 janvier.

Des batteries d'Essert, en partie désarmées au profit de celles de Bavillers, en partie démontées, 10 pièces restaient en action.

Un feu formidable s'ouvrit de toutes ces pièces le 7 janvier, et sous son appui une attaque de vive force s'organisa contre la position de Danjoutin. Elle eut lieu dans la nuit suivante. Après de vifs combats, la position resta aux mains des Allemands, notamment des 14^e et 21^e landwehr, avec environ 700 prisonniers français, au prix d'une perte de 50 hommes.

C'était un important succès : les attaques contre les Perches allaient en être grandement facilitées. On se mit aussitôt à de nouvelles tranchées, qui devaient amener les batteries de siège jusqu'à quelques cents pas des Basses-Perches. Une fois là, elles eussent bientôt eu raison de ce fort, après quoi le Château et les ouvrages du nord eussent été vigoureusement battus.

Dans les entrefaites, l'orage qui n'avait cessé de gronder au loin, au centre de la France, se dirigeait vers l'est. Une émouvante diversion aux deux sièges de Paris et de Belfort était en cours d'exécution, avec cette dernière place comme direct objectif. En dépit d'échecs répétés, les forces françaises, stimulées par la patriotique énergie de la délégation de Bordeaux, cherchaient partout à reprendre l'offensive.

Dans l'est le général Werder, renforcé de la 4^e division de réserve Schmeling, s'était mis en marche sur Lyon par Dijon. Mais il avait été contenu par Garibaldi vers Autun et par la division Cremer, détachement du 24^e corps, vers Beaune. Outre de nombreuses escarmouches, une affaire très meurtrière s'était livrée à Nuits, le 18 décembre, entre les Badois du général Glümer et les troupes de Cremer. Devant cette résistance inattendue, et malgré l'appui du VII^e corps à sa droite vers Auxerre, le général Werder avait dû renoncer à se porter plus au sud que Dijon. Il s'était établi en forces dans cette ville, obligé de se prolonger fort en arrière, c'est-à-dire jusqu'à Belfort et à Epinal, sa base principale, par Dole, Gray, Vesoul, Lure.

Sur la Loire l'armée du général d'Aurelle s'était laissé reprendre Orléans par le prince Frédéric-Charles venant de capturer Metz. Bien plus ; par suite de quatre journées de chaudes luttes (1^{er}-4 décembre), l'armée de la Loire se trouvait coupée en deux. Mais deux semaines plus tard, ces deux tronçons formaient déjà deux nouvelles armées : à gauche celle du général Chanzy, livrant sans relâche d'autres batailles à Vendôme, au Mans, à Laval ; à droite celle du général Bourbaki, s'apprêtant aussi à rentrer en lice, et qui va nous occuper plus spécialement.

Cette armée comptait alors environ cent mille hommes et 300 pièces, en trois corps d'armée : les 15^e, général Martineau ; 18^e, général Billot ; 20^e, général Clinchant. Elle pourrait être secondée d'un quatrième corps, le 24^e en formation à Lyon sous le général Bressolles, de la garnison de Besançon et de divers détachements.

Après maintes discussions sur le plan de campagne, elle dut se porter dans la région de l'est, y rallier les corps qui s'y trouvaient et se jeter en masses sur les derrières des Allemands. C'est-à-dire qu'elle refoulerait d'abord les troupes de Werder et ferait lever le siège de Belfort ; ensuite elle irait, si possible, en Alsace et jusqu'en Allemagne, ou bien se rabattrait sur Paris par les lignes mêmes de retraite ennemies. On s'élevait ainsi aux plus hautes combinaisons de la grande guerre, et certes on pouvait croire sans déraison que l'action de trois à quatre corps d'armée ajoutée à celle de Garibaldi et de Cremer triompherait des forces de Werder, même accrues du VII^e corps, Zastrow.

Le mouvement à droite, décidé vers la mi-décembre, commença le 20 décembre. Le 15^e corps s'étendit en rideau de diversion dans ses positions de Vierzon, où il couvrait Bourges et Nevers, tandis que les 18^e et 20^e corps, alors autour de Bourges, furent embarqués en chemin de fer sur Chagny et Beaune. De là, ils devaient marcher sur Dijon conjointement avec les troupes de Garibaldi et de Cremer.

Seulement le 27 décembre, les troupes des 18^e et 20^e corps arrivèrent aux alentours de Chagny et de Châlons. Elles s'y concentrèrent ou plutôt s'échelonnèrent, tandis que quelques régiments d'avant-garde se portaient sur Beaune et progressaient peu à peu vers Nuits.

Ainsi le mouvement à droite, simplement préparatoire, n'avait pas pris moins d'une huitaine de jours. C'était beaucoup trop pour une opération de cette nature, qui n'aurait pas dû subir les retards qu'amena le manque de suffisante entente entre les états-majors et les compagnies de chemins de fer.

Avant d'être terminé, le mouvement était éventé. Déjà le 25 décembre le général Treskow télégraphiait à Werder que, d'après des nouvelles de Berne, 25 mille Français étaient en marche pour délivrer Belfort. Le lendemain à 5¹/₂ heures du matin le général Moltke lui mandait par le télégraphe qu'il était vraisemblable que l'armée de Bourbaki se dirigeait en chemin de fer de Nevers sur Châlons ; qu'en conséquence il ordonnait au VII^e corps de se porter à l'est sur Châtillon, pour agir en commun avec le XIV^e. L'après-midi il apprit par le général Treskow que des troupes françaises remontaient de Besançon vers le nord et occupaient déjà Clerval, l'Isle-sur-Doubs, Rougemont. (A suivre.)

BELFORT et environs.

